

COUPE BOTANIQUE DES ALPES.

(6 - 20 août 1950)

par † Louis RALLET. (1)

1950. Congrès international de Botanique à Stockholm.- Session extraordinaire de la Société Botanique de France à travers toutes les Alpes.... Jamais sans doute session n'avait mérité davantage la qualification d'extraordinaire. Entreprise hardie, pour ne pas dire téméraire, que d'emmener en cars, sur plus de 2000 kilomètres à travers la Suisse, l'Autriche, l'Italie et la France, par-dessus neuf frontières, plus de cent congressistes de tout âge, de toute langue, de toute race ! Et cependant, le périple achevé, chacun rentré chez soi, il faut bien constater que toutes ces difficultés ont été vaincues, qu'on a tiré le meilleur parti de la saison et des conditions, et qu'il en est résulté pour tous un beau voyage, un remarquable enrichissement scientifique et même une intéressante expérience humaine.

UN BEAU VOYAGE.

2000 ou 2500 kilomètres à travers les Alpes constituent un itinéraire fabuleux: Grenoble, Genève, Lausanne, Berne, Lucerne, Kussnacht, lac de Zug, Arth, Pfäffikon, lac de Zurich, Weesen, le Wallensee, Wallenstadt, Sargans, Vaduz, Feldkirch, l'Arlberg, Innsbruck, le Brenner, Brixen, les Dolomites, Bolzano, Santa Maria, l'Ofen-Pass, Zermatt et le parc national Suisse de St. Moritz, la Bernina, Silvaplana, Sils-Maria, la Maloja, Chiavenna, lac di Mezzola, lac de Côme, Gravedona, Dongio, Menaggio, Porlezza, Lugano et son lac, le St.-Gothard, Andermatt, le Sustenpass, Meiringen, le lac de Brienz, Interlaken (la Schynige-Platte, la Jungfrau) le col de la Grimsel, Gletsch, le glacier du Rhône, Brigue, (Saas-Fée, Zermatt), Sion, Martigny, Monthey, Evian, Genève, Annecy, Albertville, Bourg-St-Maurice, Tignes, Val d'Isère, le col de l'Iseran, Bonneval-sur-Arc, Lanslebourg, la Maurienne, le Galibier, le Lautaret, Briançon, Gap, le massif de l'Aarouse, la route Napoléon, Laffrey et ses lacs, Vizille, Grenoble.

La lecture d'un tel itinéraire est capable de faire rêver, surtout si l'on songe qu'il comprend les sites les plus réputés d'Europe. Il est impossible de tout décrire, on peut seulement esquisser les traits saillants, noter les paysages dont l'impression émerge au-dessus du reste: le Léman, vaste comme une mer, avec les villas de sa rive

(1) Ces pages, écrites par notre très regretté Président dès 1950 n'étaient probablement pas destinées à la publication. Nous croyons savoir qu'en les rédigeant, il désirait surtout fixer ses souvenirs au retour d'un long et beau voyage.

Nous pensons que nos adhérents seront intéressés, peut-être émus parfois, à la lecture de cette longue relation.

Nord, et au loin vers le Sud, les Alpes dessinant un fond de tableau grandiose.- La plaine suisse et Berne avec les chalets fleuris, impression d'ordre, de goût et de richesse.- Lucerne et le lac des Quatre-Cantons -, certainement quelque chose de très beau que malheureusement nous n'avons vu que de nuit; mais l'illumination de la ville et du lac était féerique.- Féerique également le lac de Zurich la nuit, tout ourlé d'étoiles.....Et lorsque, à Weesen, ayant dressé le camp dans la nuit, on se réveille au bord du Wallensee, on se trouve brutalement devant un tableau merveilleux qui fait regretter de n'avoir ni toile, ni pinceaux..... ni loisir de peindre: au premier plan, le lac, d'une couleur encore indéfinie, au second, un rideau de saules réfléchi par l'eau, et derrière un fond de montagnes, les unes encore sombres dans leur manteau de conifères, et les autres, les sommets éclairés par le soleil levant. C'est à regret qu'on quitte ce lac; mais la route des cars le longeant sur toute la rive sud, il apparaît bientôt en contre-bas, superbe nappé bleu-vert, de cette couleur étrange si caractéristique des lacs alpins et dans laquelle plongent et se mirent les pentes vêtues de pins sombres et de rochers clairs. C'est une surprise de même nature que réserve l'Achensee, découvert tout à coup de la cabane d'Erfurt : très bas à vos pieds, c'est une coupe de lapis-lazuli avec au bord des chalets lilliputiens..... Autre sujet d'étonnement : les Dolomites. Encore qu'on s'attende bien à quelque chose d'extraordinaire, néanmoins, le choc est saisissant. On est parti de Brixen, dans la vallée de l'Eisack, on roule et le paysage n'annonce rien de particulier, lorsque brusquement à un lacet de la route, dans une échancrure des montagnes, se dressent, formidables, hallucinantes, les murailles verticales de dolomie, qui disparaissent, puis reparaissent, de plus en plus proches, au gré des détours de la route. Lorsque enfin on est arrivé au sommet de la Rodella, les falaises blanches se dressent dans toute leur majesté, au-dessus des éboulis de cendres volcaniques. Il est probable que les Dolomites réservent bien d'autres surprises à ceux qui ont le loisir d'y séjourner quelque temps; je dirai celle que nous a donnée le lac de Carezzo.

Partis de Campitello, passé le col de Karer, la route commence à redescendre, et voici qu'une muraille dolomitique bizarrement découpée se profile vers la gauche, bientôt escamotée par un lacet, puis réapparue plus proche. Bientôt les cars s'arrêtent. Chacun descend, croyant qu'il s'agit de quelque plante ou de quelque laïus, mais dès qu'on a mis le pied à terre on s'aperçoit que la muraille est là droit devant, fantastique comme un burg rhénan, comme un château de Walkyries : la dolomie, ici, teintée de rouge se dresse au-dessus de pentes couvertes de sapins, et en bas, un petit lac, comme toujours étonnamment vert-bleu et si calme que sa surface est un miroir parfait où les images se forment sans bavures; mais sous l'action de la couleur du lac, le rouge de la muraille devient violet et l'image des sapins s'éclaire d'un vert inhabituel, plus lumineux que celui des sapins eux-mêmes. Le spectacle est unique et les cartes postales - même en couleurs- qui s'étaient sur les éventaires du bord de la route ne donnent qu'une faible idée de la réalité.

Après cela, de quoi s'étonnerait-on ? On peut traverser des lieux célèbres, l'Engadine et ses lacs, St.-Moritz, Silvaplana, Sils-Maria où flotte le souvenir de Zarathoustra, la Bernina, le lac de Côme, le lac de Lugano. D'ailleurs, vus du car, et surtout sous un ciel maussade, avec les sommets encapuchonnés de nuages, ces paysages perdent beaucoup de leur attrait. Presque aucun souvenir de l'Oberland et de ses sites pourtant fameux, mais la Schynige-Platte ne dit pas grand chose lorsque les sommets ne consentent pas à se dégager, et le voyage à la Jungfrau devient une coûteuse déception. Cependant, sous un ciel brumeux, et plus peut-être encore, le St. Gothard, ce toit du monde de l'Europe, revêt une sauvage grandeur, paysage inhospitalier, terre d'épouvante pour le voyageur isolé.....mais au mois d'août, on ne risque pas d'être isolé sur la route du St. Gothard ! Les Alpes de Suisse qui s'étaient jalousement dérobées nous réservaient pourtant une revanche dans la vallée de Saas: le matin, en montant, le ciel nuageux cachait les sommets livrant à peine par échappées un peu d'un splendide dôme nuageux, et puis le soir, sur le chemin du retour, les nuages éparpillés découvrirent un cirque merveilleux de neiges, de rochers et de glaciers.

Le trajet en France, pour ne pas comporter des noms aussi prestigieux que les trajets suisse ou autrichien ne leur est cependant pas si inférieur. Il n'est pas prouvé que le lac d'Annecy soit moins beau que celui de Brienz, voire que ceux de Côme ou de Lugano. Le val d'Isère ne le céderait probablement pas aux vallées suisses, n'étaient les travaux du barrage de Tignes qui éventrent la montagne, semant les pentes de pous-

sière et de débris. Et le coucher du soleil au col de l'Iseran valait bien qu'on supporte un instant la rigueur de la température. Enfin les calcaires du massif de l'Aarouse réalisent des falaises découpées qui rappellent étrangement celles des Dolomites... Mais le plus grand changement que l'on constate en passant des Alpes suisses aux Alpes françaises réside dans les habitations. En France, plus de chalets fleuris, mais le plus souvent des hameaux perdus, demi-abandonnés, aux murs sombres, aux lourds toits de schiste: je ne sais pas si ces derniers dans leur rudesse et leur simplicité ne s'accordent pas mieux à la sauvage majesté de la montagne. Et en Suisse ce m'était toujours une surprise désagréable de trouver en arrivant à un col élevé au lieu de la solitude espérée, des hôtels aux lignes modernes, des files de cars et un train électrique jouant à cache-cache dans les tunnels. Cette industrialisation de la montagne, qui est toute la Suisse, m'a semblé plus d'une fois une profanation des beautés naturelles, et les palaces de l'Engadine, les mesquineries du chemin de fer de Zermatt, l'accaparement d'un trésor artistique au profit de quelques favoris de la fortune !

En résumé, malgré ce qui reste caché par les nuages ou par le prix trop élevé, on peut dire sans être taxé d'exagération que ce voyage fut une féerie, féerie de rochers et de sapins, féerie de lacs et d'eaux vives, féerie de neiges et de glaciers.

Est-ce à dire que du commencement à la fin, tout ne fut qu'enchantement, ce n'était guère possible, surtout pour les moins favorisés qui ne trouvaient pas à l'étape le confort d'un hôtel. Il y eut d'abord des flottements dans l'horaire. Qui s'en étonnerait ? On ne mène pas comme une compagnie un groupe de naturalistes tous plus individualistes les uns que les autres, attirés à chaque instant par une observation imprévue, même quand on a l'organe sonore et le tempérament volcanique d'un Vischer. Il y eut donc des retards, parfois considérables, de là des arrivées nocturnes, le camp dressé en pleine nuit, en pays totalement inconnu: Weesen, une heure du matin; Brixen, longue théorie de campeurs défilant dans la nuit avec leur chargement, par des ruelles et des sentiers interminables, et se demandant bien où on les emmenait; Interlaken et la recherche du camp à la lueur des phares.....

Flottements dans l'horaire, et souvent aussi manque de confort. On sait bien lorsque l'on campe que les commodités sont limitées; mais ici les circonstances se chargèrent de renchérir sur l'inconfort et de passer les limites du pittoresque, sans qu'on puisse en rendre responsables les organisateurs. L'étape à Brixen fut particulièrement peu sympathique: le camp devait être dressé au bord de l'Eisack, perspective agreste; or vers minuit on échoue sur un terrain vague, sans eau potable, sans "commodités", lieu de passage de piétons et de voitures, avec le voisinage bruyant d'un dancing et où l'Eisack était remplacé par un étang malpropre; et le lendemain matin il fallut déguerpir "en vitesse" pour ne pas payer chacun 100 liras au propriétaire du dancing.... L'accueil de Santa-Maria ne fut guère plus hospitalier aux "campeurs". Une grange à foin était prévue; mais la place et le foin étaient parcimonieusement comptés et peu s'en fallut que toute la troupe ne fut jetée dehors sous la pluie....

La pluie ! Elle fut elle aussi un élément d'inconfort: il plut à Campitello dans les Dolomites, six centimètres d'eau sur le camp. Il pleuvait à l'arrivée à St.-Moritz, à l'arrivée à Santa-Maria, à l'arrivée à Lugano, et chaque fois on se demandait s'il n'allait pas falloir dresser le camp sous la pluie, en pleine campagne, loin de tout abri et de tout ravitaillement. Fort heureusement, ici ou là un couvert hospitalier, auberge de jeunesse, école, évita une opération et un campement particulièrement inconfortables. Il ne pleuvait pas à l'arrivée à Interlaken, mais il plut le lendemain en abondance, au point que certains chassés de leurs tentes durent aller chercher asile en ville, et traînant sur leur dos un encombrant et lourd "barda", échouer dans une salle de spectacle inoccupée.

Élément d'inconfort, la pluie fut aussi une gêne tant au point de vue touristique qu'au point de vue botanique. Elle empêcha de voir les plus beaux sites et elle finit par éteindre le feu sacré des botanistes, quelque ardent qu'il soit. Au retour de la Bernina, l'herborisation fut contrariée et l'on "brûla" le lac de Pontresina. A l'arrivée à Lugano, il y aurait eu des choses très intéressantes à voir, mais que faire sous la pluie ? Enfin, au glacier du Rhône, la pluie incessante bloqua la plus grande partie de la troupe dans les cars et il se trouva tout au plus une douzaine d'intrépides pour chercher - en vain d'ailleurs - le Carex bicolor dans les alluvions du fleuve.

Cette pluie, d'ailleurs, par une sorte de défi aux prévisions humaines, tomba dans les régions réputées comme les plus sèches: l'Engadine, le Valais, les environs de Gap, Gap réputé pour son soleil, Gap aux trois cents jours de soleil par an, Gap nous gratifia de pluie deux jours sur deux ! Or, étrange contradiction, lorsque au retour vers Grenoble, on nous annonça le changement de climat et l'augmentation de l'humidité, les "Alpes vertes" ne nous montrèrent que des prairies jaunes et sèches !

UNE EXPERIENCE SCIENTIFIQUE

Il est possible sur ce point d'être plus bref, l'essentiel se trouvant dans les comptes-rendus officiels. Précisons cependant que chacun put y trouver sa pâture, du plus novice au plus chevronné, du botaniste herborisant au phytogéographe et au forestier, voire à l'amateur de géologie.

Quelle admirable leçon de géologie ne recevait-on pas en effet dans cette traversée des Alpes ? Il n'était pas certes question de reconstituer au pied levé une synthèse géologique des Alpes; mais que de leçons de détail ! Ici, plis dessinés sur une coupe d'érosion comme sur une figure de démonstration; là, roches moutonnées, roches striées du Sonnendgebirge qu'on aurait cru faites par un outil humain; moraines d'une étrange netteté soulignant le recul récent des glaciers; sommets ruiniformes, dolines; et ajoutée à cela l'extraordinaire variété des roches: porphyres de Bolzano, schistes lustrés, granites du St.-Gothard, etc.....

Mais nous n'avions pas entrepris ce long voyage pour ramasser des cailloux. Il s'agissait de plantes, et je crois que les plus exigeants ne sauraient se plaindre de n'en avoir pas assez vu. Les novices - il s'en trouve toujours peu ou prou - devaient commencer à la fin par connaître la flore alpine avec ses divers aspects, étages ou "ceintures" comme on veut. Quant aux plus expérimentés, déjà un peu blasés sur la flore montagnarde, ils avaient malgré la saison avancée, bien matière à satisfaction, surtout dans les Alpes orientales et dans les Alpes françaises particulièrement riches en endémiques. Il semble bien que d'un bout à l'autre du parcours nos guides aient eu à coeur de nous montrer, fraîches ou sèches, sur pied ou récoltées, les principales raretés botaniques des Alpes, du moins celles près desquelles nous passions. Certaines sont restées introuvables, ou bien n'étaient plus qu'un souvenir desséché; mais il faut, bien se dire qu'on ne peut pas tout voir en un seul parcours, surtout lorsque la saison est déjà avancée. A ce sujet, on peut regretter - mais il n'était pas possible de faire autrement - que cette excursion n'eût pas eu lieu un mois plus tôt: les prairies étaient partout fauchées et pâturées, et c'était de ce fait toute la richesse des prairies alpines qui nous échappait; le massif de l'Aarouse complètement sec eût été magnifique un mois plus tôt. Tout compte fait, cependant, bilan excellent pour les botanistes herborisants.

Ceux que l'herbier et la collection n'enthousiasment pas et qui s'intéressent aux problèmes de phytogéographie et de phytosociologie avaient l'occasion d'entendre Braun-Blanquet expliquer sur le terrain le peuplement des alluvions glaciaires, l'évolution du sol et les variations correspondantes de la flore, leçon remarquable de clarté même pour ceux qui n'admettaient pas toutes les méthodes de l'auteur. Pour chaque région, les spécialistes montraient les éléments divers de la flore: élément autochtone, élément arctique, élément sarmatique, élément méditerranéen, élément atlantique, reliques tertiaires; etc.... Il y avait plaisir à retrouver ainsi mêlés ces éléments que les uns ou les autres connaissaient plus purs dans leur pays. Et à chaque instant, des problèmes se posaient: voie suivie par telle migration, persistance de telle ou telle espèce à travers les tribulations glaciaires et postglaciaires, existence de telle plante ici et pas à côté. Peut-être eût-on désiré, à l'échelle du parcours une vaste synthèse phytogéographique. A vrai dire, cette vue d'ensemble n'a été dégagée à aucun moment; mais il ne faut pas être trop exigeant. Voir des plantes nouvelles, peser - même si on ne les résout pas - des problèmes de biologie, pouvait-on en conscience demander plus?

UNE EXPERIENCE HUMAINE

Enfin on ne vit pas trois semaines de la vie d'un groupe nombreux et composite sans que cela comporte un enrichissement humain sur lequel un rapport officiel reste muet.

Une observation d'ordre général d'abord, qui n'est d'ailleurs pas spéciale à la session de 1950, mais qui est manifeste depuis la reprise d'activité d'après guerre : il y a un rajeunissement très sensible de l'assistance, moins de "vieux" et toujours un groupe de "jeunes", mettons de moins de trente ans. Cet élément jeune apporte un esprit dynamique et sportif, toujours prêt à toutes les courses, à toutes les escalades ; et il est aussi un motif d'espoir pour l'avenir, il est la preuve vivante que malgré la concurrence du sport, de l'auto, du cinéma qu'incriminent les pessimistes, il y a encore des jeunes qui s'intéressent à la botanique, et non seulement à la botanique de laboratoire auréolée de son prestige de science moderne, mais à la vieille botanique sur le terrain, et qui ne renâclent pas à circuler dans la campagne, boîte verte au dos. Il y a cependant une nuance très nettement perceptible: les gros cartables bourrés de plantes, voire de centuries, qui étaient monnaie courante il y a vingt ans se font rares. Jeunes et vieux s'intéressent davantage à la répartition des plantes et aux multiples problèmes biologiques qu'elle pose.

Ceci dit, il peut être intéressant de noter quelques particularités psychologiques, le groupe comprenant des Français et des étrangers, des botanistes et des promeneurs, des tièdes et des enthousiastes.

Les étrangers sont toujours pour nous un objet de curiosité. "Comment peut-on être Persan ?"; mais ici, certains méritaient vraiment cet intérêt amusé. Il y avait d'abord un groupe nombreux d'Israéliens, à croire que tous les botanistes de l'Université de Jérusalem s'étaient donné rendez-vous. A cause de son importance, ce groupe s'isolait volontiers des autres, parlant hébreux à longueur de journée, la moitié n'entendant pas le français, d'où quiproquos, fausses manœuvres, etc.... L'Angleterre était représentée par quatre dames pittoresques chacune à leur manière. Il y avait d'abord Miss C..., personnage important de la Société botanique anglaise, et pour la circonstance quelque chose comme président d'honneur de la session, tout à fait le type classique de la vieille demoiselle anglaise, enveloppée de son plaid et coiffée d'un vaste chapeau, distante et hautaine, très occupée de son confort. Rien n'était plus réjouissant que de la voir dans le car déployer une ombrelle bleue lorsque le soleil venait la trouver, ou ce qui était encore mieux, faire passer sa suivante à sa place. Car elle avait une suivante chargée de veiller à ses bagages et à ses commodités; or la dame de compagnie était tout l'opposé de sa maîtresse: longue et maigre, déjà âgée, souriante, aimable... et serviable. L'équipe britannique était complétée par une dame d'âge mûr, cheveux raides coupés court avec sa fille aussi jolie que sa mère l'était peu, mais toutes deux très sympathiques. Par économie, ces deux dames partageaient le sort des "campeurs", mais elles n'étaient jamais gênantes; leur désespoir fut de rentrer en Angleterre sans avoir trouvé l'Eritrichium nanum ! Mais le clou des participants étrangers fut certainement un Autrichien de Vienne, le Dr O..., toujours dans la lune, toujours ahuri, écrivant au hasard deux noms de plantes sur son calepin, puis tournant le dos.... Quel profit cet homme a-t-il pu tirer de la session ? Mystère.

Il y avait de purs promeneurs, soit attirés par le côté touristique du voyage, soit accompagnant quelque parent, peu intéressés, on s'en doute, par les savantes explications, plus intéressés par les escalades possibles. Il y avait des enragés, toujours à l'affût de quelque plante rare, souvent en retard sur la colonne, parce qu'il y avait partout quelque chose à récolter, de ceux à qui l'on pouvait demander le nom de n'importe quelle plante, bref, le botaniste herborisant de toujours, non plus habillé à la Verlot, mais toujours aussi emballé. Il y avait les favorisés de la fortune qui trouvaient à l'étape un hôtel confortable et il y avait le groupe nombreux et hétéroclite des "campeurs", campeurs vrais, pourvus du matériel nécessaire, et campeurs d'occasion, campeurs pour rire ou mieux par nécessité, pour raison d'économie, maladroits, embarrassés à chaque instant, toujours manquant de quelque chose, et prêts à "décamper" lorsque la pluie se mettait de la partie.

Sur cette foule un peu terne du troupeau, se détachait le groupe des bergers

beaucoup plus nombreux qu'à l'ordinaire, mis en vedette par leurs fonctions: dirigeants autrichiens, suisses, français, équipe variée et parfois pittoresque. Disons tout de suite que les guides autrichiens et suisses se montrèrent très sympathiques à leurs collègues français. A l'arrivée nocturne à Innsbruck, nos hôtes firent diligence pour nous trouver un toit hospitalier; le lendemain, alors que nous étions dépourvus de monnaie autrichienne, ils se firent aimablement nos banquiers; enfin en Suisse, lorsque la pluie rendait le campement impossible, c'est certainement à l'intervention de nos guides que nous dûmes de ne pas coucher dehors.

Dans ce groupe des guides, quelques figures prennent un relief particulier. D'abord, nos guides du Sonnendgebirge, le Dr Heinrich Wagner et Fraulein Inge Thimm ("Igné") qui nous accompagnèrent ensuite jusqu'à la Bernina. Ce fut en vérité une journée très agréable que celle passée dans la région de l'Achensee par un petit groupe homogène, avec la soirée à la cabane d'Erfurt, dans une atmosphère très sympathique. Le Dr Wagner, tout enthousiasme, actif, entreprenant; et Inge Thimm, petite et souriante, spécialiste de la flore du massif, restent inséparables du souvenir de cette belle journée d'herborisation, une des meilleures de la session.

Mais leur figure reste pâle à côté de celle du Professeur Helmut Gams qui fut certainement le clou, la révélation de la session. Physiquement, intellectuellement, le Professeur Gams est unique en son genre. Il faut l'avoir vu sous la pluie, avec son grand imperméable de couleur indécise, un chapeau vert, pointu, à la mode tyrolienne, et sa barbe grisonnante, un peu hirsute, un paysan du Danube ou des steppes Kirghizes, vieux berger tyrolien, tout, sauf un professeur d'Université. A l'étape, délaissant les autorités logées à l'hôtel, il s'agrégeait au groupe des campeurs, des vrais, des jeunes, qui l'adoptèrent d'enthousiasme, couchant sous la tente ou dans les auberges de jeunesse, levé à l'aube, mangeant des rations militaires, bref, complètement indifférent au confort. Mais sur le terrain, personne n'était plus à l'aise dans la flore alpine, nommant sans hésitation phanérogames, mousses, lichens, champignons; et non seulement botaniste, auteur de flores de cryptogames, collaborateur de Hegi, mais géologue, climatologue, etc.. bref le naturaliste accompli, à la prodigieuse érudition auquel rien des choses de la nature n'est indifférent, et si nous n'avions rien vu d'autre, nous n'aurions pas perdu notre temps d'avoir connu H. Gams.

Les Suisses formaient une équipe variée, quelques-uns un peu effacés, passant comme des météores, d'autres aux traits plus accusés: figure un peu hirsute du Professeur Schmid sous son chapeau pointu et auquel il manquait de manier avec aisance la langue française: ses explications sur les "ceintures" auraient certainement été intéressantes si l'on avait compris, mais elles se terminaient invariablement dans un galimatias inintelligible qui n'avait presque rien de commun avec le français. Figure ouverte et sympathique du Professeur Rytz, et surtout, oh ! surtout, l'étonnante personnalité du Professeur Vischer. Ce diable d'homme, certainement algologue de valeur, organisateur remarquable, était capable plusieurs fois par jour de se transformer en un pantin bourré de fulminate ou en un volcan en éruption. A la moindre incartade d'un congressiste - et Dieu sait si des botanistes emportés par leur ardeur sont capables d'oublier l'heure! - le Dr Vischer, devenu écarlate, explosait littéralement, et malheur au retardataire qui était invectivé ou abandonné par les cars sans égard pour son âge, son sexe ou ses fonctions. Le Professeur Schmid et surtout Gams subirent à plusieurs reprises l'ire de ce redoutable chef, et chose unique certainement dans les annales de la Société, on vit les botanistes français les plus représentatifs, dont le président même de la session froidement abandonnés dans la montagne pour quelques minutes de retard. Puis, lorsque l'orage était passé, s'apercevant qu'il était allé trop loin, Herr Vischer s'excusait, et, il faut le reconnaître, franchement et simplement; mais à la première occasion, l'éruption se déclenchait de nouveau.

Les guides français étaient pour la plupart d'anciennes connaissances. Il y eut là aussi le guide météore, apparu et disparu en un clin d'œil; il y avait des laïcs botanico-forestiers, des discours "à la gloire du mélèze", clairs et intéressants certes, mais auxquels beaucoup eussent préféré une bonne herborisation sur le terrain. Il y eut des discussions épiques sur le sort des reliques tertiaires pendant les glaciations et la "flore crétacée des Alpes".... Mais là encore une figure étrange émerge dont on pourrait dire suivant la formule des "Digests": l'être le plus extraordinaire

que j'ai rencontré. J'ai nommé notre collègue P. Le Brun (1). Quoique sa réputation l'ait précédé depuis longtemps, son apparition produit sensation. De taille moyenne, les vêtements passés par les soleils et les pluies, chapeau sans forme, une jambe de culotte retroussée et l'autre tombant sur les chevilles, une jambe raide, suite d'une chute en montagne et le visage.....complètement défiguré par une autre chute, barbe négligée, un épouvantail pour enfants ! On sent le dédain des commodités poussé à son extrême limite. Comme botaniste, chacun sait que Le Brun n'hésite pas à prendre le train et à traverser toute la France pour chercher une seule plante. "J'herborise, me disait-il, comme un commis-voyageur". En effet, toujours par les routes, avec son vélo, son sac, sa tente. Il arrivait on ne sait d'où, et après deux jours passés avec nous, sans se soucier de la séance de clôture et du banquet final, il reprenait le train et le vélo pour aller chercher près de Bâle un minuscule Elatine et de là repartait pour la Corse à la recherche d'une autre plante.

Tels sont les pays, les plantes, les hommes vus pendant ces trois semaines d'herborisation, semaines de vie intense et d'enrichissement, semaines uniques, qui comptent dans la vie d'un homme et d'un botaniste.

(1) 1894 - 1970.